

ÉLOGES NÉCROLOGIQUES

Léon BINET (1891-1971)

par M. GORET

Membre et ancien président de l'Académie des Sciences, membre de l'Académie de Médecine et de l'Académie de Chirurgie, le Doyen Léon BINET disparu le 11 juillet dernier, à l'âge de 80 ans, avait été élu à l'Académie Vétérinaire de France en novembre 1952.

Les étapes de sa prestigieuse et longue carrière sont marquées du signe constant de la brillance de la jeunesse.

Interne des Hôpitaux en 1913 et médaille d'or de l'internat en 1924, docteur en médecine et agrégé de physiologie avant même la fin de son internat, docteur ès sciences en 1929, il est médecin des Hôpitaux à 34 ans, titulaire de la Chaire de Physiologie à la Faculté de médecine de Paris à 39 ans, médecin-chef de l'Hôpital Necker à 40 ans...

En 1946, il succède au Doyen BAUDUIN : il n'a que 55 ans et va assurer avec éclat ses fonctions décanales jusqu'à sa retraite en 1963, soit pendant 17 années !

Médecin de bataillon, pendant deux ans, au cours de la première guerre mondiale, il devait accéder à titre militaire à chacun des grades l'élevant à la dignité de Grand-Croix de l'ordre de la légion d'Honneur. Il était membre de son conseil.

* * *

L'œuvre de Léon BINET est immense ; c'est, souligne le Professeur LEMAIRE, celle d'un savant biologiste rompu à l'expérimentation et celle, en même temps, d'un clinicien passionné.

Ses recherches fondamentales, trop nombreuses pour en donner, en ce jour, même un faible aperçu, ont surtout porté sur la physiologie et l'exploration fonctionnelle de l'appareil respiratoire.

Les travaux sur « le choc hémorragique et l'asphyxie », « l'anoxémie et l'oxygénothérapie », reflètent sa plus grande préoccupation : « la lutte contre la mort ».

Bull. Acad. Vét. — Tome XLIV (Novembre 1971). — Vigot Frères, Editeurs.

Ce souci l'amène à donner une nouvelle empreinte à la médecine moderne.

C'est ainsi qu'il crée, dès 1931, dans son service de l'Hôpital Necker le premier centre de réanimation respiratoire, mettant en œuvre oxygénation et transfusion sanguine. Le premier, également, il préconise l'usage du sang conservé.

BINET se révèle un pionnier quand il lance la gériatrie en France. Ses deux ouvrages : « Physiologie, médecine et chirurgie » et « Précis de Gérontologie » retracent parfaitement le cheminement de ses idées. Physiologiste de haute envergure on ignore trop qu'il « manqua » à 48 h près la découverte de l'insuline. C'est en 1919, en effet, qu'il détecte l'action hypoglycémiante d'un extrait pancréatique. Il ne peut, à temps, en isoler le principe, faute d'avoir neutralisé, dans la préparation, l'effet de la trypsine...

A ses dons de chercheur s'associaient ses talents d'enseignant. Professeur réputé à l'amphithéâtre, il dirigeait et mettait à jour le « Journal de Physiologie » et le « Traité de Physiologie » rédigé avec Henri ROGER. Il patronnait plusieurs revues médicales dont la célèbre « gazette des Hôpitaux ».

Le Professeur André LEMAIRE tient à marquer que le doyen jeune choisi par ses pairs, car susceptible de durer, ne faillit pas à sa tâche : « Il réorganisa et modernisa l'ancienne Faculté, notamment l'Ecole Pratique et il acheva l'installation des bâtiments de la rue des Saints-Pères restés, avant lui, sans emploi ».

Il souffrit du mouvement étudiant de 1968, qu'il n'approuvait pas, d'autant que, membre du conseil de l'Université, il avait beaucoup travaillé à la réforme des Etudes médicales, reconnaissant le bien-fondé d'un certain éclatement de la faculté mais la nécessité de sauvegarder une unité assurant le prestige de Paris.

* * *

L'homme était à la hauteur du maître.

Léon BINET était né le 11 octobre 1891 à Saint-Martin-Chennetron près de Provins, patrie de FARABŒUF et de NOCARD. Il était d'extraction modeste. La situation de son père, directeur d'école, ne permettait pas de satisfaire aux exigences pécuniaires que comportait alors la poursuite d'Etudes supérieures.

Sa vocation première, celle de chirurgien, ne put être satisfaite faute de ressources suffisantes ; ses études de médecine relativement moins coûteuses étaient d'ailleurs financées par son frère.

Aussi la notion de l'effort et du travail s'en est-elle dominé toute sa vie. Sa fermeté, son caractère entier, son autorité qui s'exerçaient

vis-à-vis des siens comme de ses élèves n'ont jamais altéré sa vie de famille comme se plaisait à le rappeler récemment l'un de ses fils le Professeur Jean-Paul BINET, qui précise : « Il ne comprenait pas que chacun ne se dépasse pas soi-même, comme il avait toujours essayé de le faire ».

Energique, travailleur et voyageur infatigable, lanceur d'idées, il était levé dès 5 h du matin et donnait ses premiers rendez-vous importants à 6 h 30.

Le Professeur J.-P. BINET rappelle encore un trait de son caractère révélant chez lui l'amour de son pays et de sa profession. Les Etats-Unis d'Amérique ne reçurent plus sa visite après la seconde guerre mondiale, tant il souffrait d'une sorte de complexe d'infériorité devant les moyens colossaux de la recherche médicale américaine et la pâle imitation dont il avait l'image en France. En revanche, convaincu de l'intérêt des échanges il y dépêcha nombre de ses élèves.

Sa famille et ses propres collègues savent combien il a pu ressentir d'amertume de cet état de choses...

* * *

A côté d'essais historiques, tel son ouvrage : « Médecins, biologistes et chirurgiens » l'œuvre littéraire de Léon BINET s'inspire de l'observation de la Nature faite en même temps en savant et en poète. C'est d'une plume alerte et simple, en contant plus qu'en enseignant et comme pour son plaisir qu'il s'attache à élucider les secrets des fleurs, des animaux, des étangs.

Les « Scènes de la vie animale », « L'univers de la biologie » attestent de sa profonde connaissance scientifique et affective de l'animal en soi.

L'Académie Vétérinaire ne peut que s'honorer de l'avoir compté parmi ses membres. Il avait bien voulu lui exprimer, à l'époque, le plaisir que lui donnait ce titre.

Unanime à déplorer la perte d'un savant, d'un ami des bêtes, d'un grand médecin bienfaiteur de son prochain, l'Académie Vétérinaire rend également hommage à un homme de bien et partage avec madame Léon Binet et ses trois fils, voués comme leur père à une exceptionnelle carrière, le douloureux sentiment d'irréparable deuil qu'éprouve l'ensemble nombreux de ses élèves, de ses confrères, de ses collègues et de ses amis.

Lucien GUILLOT (1894-1971)

par M. GORET

L'éloge d'un homme pose, parfois, à celui qui recueille la haute mais douloureuse mission de le prononcer, des soucis de forme et d'expression dictés par la personnalité même du disparu. Rien de tel avec Lucien GUILLOT. Une vie marquée par le travail, l'amour de sa Patrie, le culte de la Famille et de profonds sentiments religieux, une vie belle, sans ombre, toute de droiture et d'honnêteté civique et professionnelle, s'évoque d'elle-même et point n'est besoin de recourir aux clauses de style pour en élaguer des épisodes douloureux voire le clair-obscur.

Depuis novembre 1965, Lucien GUILLOT occupait dans notre Académie une place toute spéciale que l'on désigne volontiers dans le plus haut aréopage de France comme le « siège des Maréchaux ».

C'est en effet, non seulement au praticien chevronné mais aussi au lettré, à l'artiste, à l'historien de talent que notre compagnie avait tenu à rendre hommage, s'honorant elle-même de le compter parmi ses membres. Rien n'ajoutait à ses mérites, il eût manqué à notre prestige.

* * *

Descendant par sa grand-mère maternelle de « Des Aix de Veygoud — Desaix comme l'immortalisa l'histoire — Lucien GUILLOT naquit à Paris le 29 octobre 1894. Elève du Lycée Rollin il accède au baccalauréat en 1912, obtient le certificat du P. C. N. en 1913 et passe simultanément à cette date, les concours d'entrée à l'Ecole d'Alfort et à l'Ecole de Grignon.

Reçu n° 1 à Grignon, il préfère se consacrer aux études vétérinaires cédant ainsi, en partie, à son premier penchant pour la science médicale, dont un médecin l'avait d'ailleurs dissuadé.

La guerre se déclare, quand il termine sa première année. Immédiatement mobilisé il rejoint Saumur le 10 août 1914 et reçoit le baptême du feu le jour de ses vingt ans. Il est gravement blessé à Verdun et reprend son service après 6 mois d'hôpital, ne regagnant Alfort qu'en 1919.

Lucien GUILLOT connut deux guerres.

En 1939, père de cinq enfants, il eût pu bénéficier d'une affectation spéciale. Il la refuse. A nouveau mobilisé il servira à l'hôpital vétérinaire de Châteaudun puis à celui de Dinan.

Ici, se situe, dans cette existence sans peur et sans reproche, un épisode inconnu traduisant le caractère peu commun du patriote. En 1940 le Colonel de Bourmont lui confie la défense de Dinan. GUILLOT arrache ses écussons vétérinaires trahissant son appartenance à un service — cependant combattant — pour se transformer en soldat. Le geste, hélas ! n'est que symbolique : l'ordre de retraite est donné et c'est en prisonnier qu'il connaît les camps de Rennes et de Coëtquidan dont il est libéré en août 1940. Ses états de service sont éloquents : 6 ans d'activité dont 39 mois aux armées ou dans les hôpitaux. L'honorariat de son grade de vétérinaire-capitaine lui sera conféré. Entre les deux guerres il a achevé ses études et exercé sa profession. Diplômé en 1921, il soutiendra sa thèse de Doctorat en 1927, thèse qui lui vaut le titre de Lauréat de la Faculté de médecine avec médaille de bronze.

A sa sortie de l'école, il est sollicité par le Professeur Paul DECHAMBRE pour entrer dans la carrière de l'enseignement à l'école de Grignon. Lassé, dès son plus jeune âge de la vie de Paris, il décline cette offre flatteuse pour embrasser la grande aventure du praticien dans la calme atmosphère champêtre.

Providentielle curiosité du hasard ! Il est à Alençon un vétérinaire, successeur de son père qui désire quitter la clientèle rurale pour se consacrer à la zootechnie : le futur Professeur Etienne LETARD trouve dans le jeune diplômé un digne continuateur en cette ville où Lucien GUILLOT arrive le jour de la Fête Nationale en 1921.

L'ardent néophyte se sent à l'aise dans cette région ornaise réputée pour ses haras et singulièrement le célèbre haras du Pin.

Aiguillonné par les mânes des écuyers renommés de ce paradis des équidés : Garsault, La Guérinière, il lutte avec succès contre un empirisme florissant et devient, très vite, un grand spécialiste incontesté de l'élevage et de la pathologie du cheval. Après 40 ans de pratique professionnelle, GUILLOT ne voudra pas connaître le repos et répondra pendant six ans encore, avec passion, aux impérieux accents de son violon d'Ingres : l'historiographie, au sein de laquelle il occupe un rang enviable et mérité.

Il devait disparaître le 12 juillet 1971 quittant les siens 50 ans jour pour jour après avoir gagné sa ville d'adoption.

* * *

Se qualifiant de « modeste praticien d'une clientèle mixte », Lucien GUILLOT n'en fournit pas moins, rédigé durant les quelques loisirs de son exercice professionnel, un ensemble de publications fort valables, fruit de sa curiosité « trouvant, écrit-il lui-même, un immense champ d'études dans des cas cliniques souvent passionnants ». Il les désigne du terme qu'il veut péjoratif de « notes ou notules ». N'est-ce pas volontairement et trop modestement oublier qu'enseignants et chercheurs vétérinaires ont requis sa collaboration ?

C'est avec le Professeur LETARD que dès 1924, il souligne l'intérêt à peine retenu à l'époque de l'« Insémination artificielle, en France, dans l'élevage du Cheval » ; c'est avec nos collègues de l'Institut Pasteur : LEMÉTAYER, NICOL, GIRARD qu'il expose les données maintenant classiques de la vaccination antitétanique du jeune poulain ; c'est avec le Professeur LAGNEAU, avec le Professeur MARCENAC qu'il signe d'originales observations cliniques.

Mais, travailleur infatigable, il trouve son évocation du labeur journalier dans une autre activité que faisait déjà pressentir sa première étude du « Cheval dans l'art ». Présenté comme thèse de Doctorat Vétérinaire sur les conseils du Professeur BRESSOU — sujet qu'il préfère à l'insémination artificielle auquel il avait d'abord songé — cet « essai d'iconographie hippique » basé sur les œuvres peintes, gravées, sculptées, voire dessinées de la main même de l'auteur représentant le cheval de la préhistoire à nos jours, constitue un remarquable document aidant à saisir l'origine, l'utilisation et la filiation de nos races équinées, se confondant avec le passé de notre profession. Très justement remarqué, ce travail — préfacé par le sculpteur Froment Meurice — fera ultérieurement l'objet d'une luxueuse édition.

Sa vocation d'historiographe va ensuite se satisfaire et les voies de recherches se révéler multiples et curieusement imbriquées.

L'analyste trouve, néanmoins, dans l'œuvre, une unité de pensée où se mêlent le cheval, le cavalier, le vétérinaire qu'il n'oublia jamais, mais d'où se dégagent toujours les sentiments de l'honneur et de la grandeur de la mère patrie.

Fasciné par le Premier Empire il en explore certains aspects militaires, évoque quelques faits divers significatifs et confond dans l'épopée montures et cavaliers.

Les talents de l'érudit s'expriment sous deux angles différents mais complémentaires : d'une part, des études écrites, d'autre part l'organisation d'expositions qu'il anime au surplus par son esprit d'ordre, par son verbe, par sa plume par la finesse du collectionneur averti.

De 1939 à 1971 dans une cinquantaine de notes denses et du meilleur style il aborde des sujets aussi variés que, entre autres : « Le drapeau de la garde nationale de Laleu en 1793 » ; « Ecuyers et vétérinaires du haras du Pin » ; « Duel entre les généraux Bonet et d'Ornano durant les cent jours » ; « Histoires de soldats : trois hussards » ; « A propos du médaillon de vétérinaire : le hasard auxiliaire des chercheurs » ; « Alençon garnison de cavalerie » ; « Napoléon achète ses chevaux dans l'Orne » ; « Les chevaux normands dans les écuries de l'Empereur : contribution à l'étude de l'élevage du cheval en Basse Normandie » ; « Equipages de guerre de l'Empereur » ; « Napoléon à cheval » ... etc...

Ces essais originaux sont publiés principalement dans le bulletin de la société historique et archéologique de l'Orne, la Revue historique de l'Armée, la Revue de l'Institut Napoléon, le Miroir de l'Histoire....

Ici même, à l'occasion de son élection il fournit une remarquable « Contribution à l'histoire des vétérinaires sous la Révolution et sous l'Empire ». Dans l'Action Vétérinaire il redonne vie à des « Profils perdus » de cavaliers prestigieux.

Ici encore, lors de la séance commémorative du bicentenaire de la naissance de Napoléon il s'attache à démontrer le rôle joué par le cheval dans les batailles victorieuses livrées par l'Empereur sous le signe de la vitesse — brillante et subtile évocation rédigée en 15 jours !

Sa dernière conférence donnée à Alençon, en février dernier, traitait de la garde nationale.

Mais il donne le meilleur de lui-même dans sa biographie du général Lefèvre Desnouettes.

GUILLOT choisit ce sujet auquel il travaillera dix ans car le général, exilé en Amérique après Waterloo, était officier d'ordonnance de Desaix et originaire de l'Orne.

L'ouvrage est jugé digne d'être présenté comme thèse de Doctorat ès lettres d'Université à Paris. Notre collègue conquiert ce titre, avec mention très honorable, en 1961 à l'âge de 65 ans.

Trois questions secondaires sont, en outre, traitées :

— Les prisonniers de guerre anglais en France pendant le Consulat et pendant l'Empire.

— Contribution à l'étude du recrutement sous l'Empire.

— La levée des gardes d'honneur du 1^{er} régiment dans le département de l'Orne en 1813.

De l'ensemble des nombreuses expositions qu'il a patronnées à Alençon sont à retenir l'exposition des Genettes en 1937, l'expo-

sition Napoléon en 1954 et en 1965 l'exposition historique de la Légion d'Honneur.

Pour le 150^e anniversaire de l'Empire, il écrit dans le catalogue de l'exposition l'introduction à l'exposition Napoléon et prête de nombreux objets de ses collections personnelles : sabres, cuirasses, tambours...

Dans « Les Ornaïens et la Légion d'Honneur », GUILLOT analyse la religion de l'honneur chez Napoléon, donne des biographies résumées de légionnaires ornaïens du Premier Empire, prête encore de nombreux documents imprimés, des gravures telles celles représentant des Genettes et Madame Campan, lui appartenant.

* * *

Cette trop rapide revue de l'œuvre historique et de l'activité de notre éminent collègue ne donne qu'un faible aperçu de sa remarquable culture et de son érudition dont il ne faisait nul étalage, travaillant sans répit pour sa satisfaction personnelle sans que jamais n'en pâtissent ses obligations professionnelles privées ou officielles.

Comme il paraît aisé de saisir l'homme à travers ses écrits ! Dès l'enfance, ai-je appris, bénéficiant d'une éducation soignée imprimée par sa grand-mère maternelle le jeune Lucien est marqué par la douleur de la défaite de 1870 cruellement ressentie par sa famille qui lui inculque le culte de la Patrie. Il vibre déjà, face aux défilés militaires, admire le travail des chevaux, il collectionne les reproductions de gravures du musée du Louvre les représentant et celles célébrant les batailles de l'Empire, il joue au stratège avec ses soldats de plomb. A quatorze ans, il a lu tous les ouvrages d'Henri Houssaye.

J'ai dit sa magnifique conduite aux Armées. Seuls ses proches ont su sa joie de la libération effaçant l'amertume de la défaite et de l'occupation.

Comme était sacrée pour lui la France, était sacrée sa famille et d'autres sauraient seuls témoigner de la douceur de son foyer, où j'eus l'heur d'être une fois accueilli, au sein duquel en plein accord avec une épouse partageant ses hautes convictions, sa conception des devoirs d'un Français et d'un catholique pratiquant il sut, avec bonheur, diriger tous ses enfants vers le plus bel avenir.

Aussi n'est-on pas surpris de lui voir occuper les premières places de la profession dans sa ville, son département, sa chère région ornaïse.

Il dirigera les abattoirs d'Alençon, en demeurera chef du service

sanitaire et sera suppléant du directeur des services vétérinaires de l'Orne.

Ses pairs l'honorent et reconnaissent unanimement sa compétence, la chaleur de son abord et de sa compréhension, l'honnête rigueur de son jugement, en lui confiant et la Présidence du syndicat des vétérinaires de l'Orne et la Présidence du conseil de l'Ordre des vétérinaires de la région de Rouen.

Il accède, tout naturellement à la présidence de la société historique et archéologique de l'Orne.

Décoré de la croix de guerre 14-18, il est fait chevalier de la Légion d'Honneur à titre militaire et devient président départemental de la société de la Légion d'Honneur. Enfin, distinction qui se passe de commentaires quant à la reconnaissance de ses confrères, il reçoit la médaille de l'Ordre national des vétérinaires.

Jamais semblable palmarès fut-il l'apanage d'un praticien ?

Le président de l'Académie vétérinaire voudrait espérer que l'évocation de ses brillantes qualités, de son œuvre étonnante soit un réconfort pour Madame Guillot son épouse, pour ses six enfants et ses deux petits-enfants, auxquels suivi par l'Académie tout entière il adresse l'expression de ses sincères et douloureux regrets, pleurant avec eux en Lucien GUILLOT la perte du dernier, peut-être, des « Vétérinaires Chevaliers ».
